

## Notes en forme de récit sur le dedans, le dehors et le reste

*Perla Korosec-Serfaty*

*Eric Fleury, Richard Trempe,*

*Maguy Apollon, Suzie Houle*

*Université de Montréal*

*Faculté de l'Aménagement*

*Ecole d'Architecture de Paysage*

*5620 Darlington*

*Montréal, Québec*

*Canada H3C 3J7*

### Résumé

A partir du récit de l'appropriation et du détournement d'un édifice à l'abandon dans une friche de Montréal, Canada, les auteurs proposent quelques notes sur l'expérience du dedans et du dehors. Ils suggèrent que l'intériorité d'un lieu peut émerger de l'absence même d'enveloppes tangibles, et se vivre comme part intégrante de son extériorité. Ils montrent ensuite comment les modes des appropriations spatiales du lieu sont issues de notre perception même du dedans et du dehors et de leur déclinaison dans le cas d'un espace abandonné qui, comme le terrain vague, participe du reste urbain.

### Summary

In order to comment on the experience of inside and outside, the authors give an account of the appropriation and reattribution of an abandoned building situated on a deserted industrial site in Montreal, Canada. They suggest that a place may become an interior space even though it has no tangible limits; its character as an inside is then experienced as the outcome of its openness. They also show how the appropriation of the building derives from the specific qualities the inside and outside experiences have in this place, which is an urban remnant.

### I.

En 1927, la Montreal Refrigerating and Storage Limited érige aux abords du port de Montréal un entrepôt frigorifique de 50'000 mètres carrés, distribués sur dix étages. L'édifice, tout de béton et aux allures modernistes, sera utilisé jusqu'en 1985, date à laquelle le propriétaire abandonne les lieux, alors dans un état lamentable. Tout autour, le paysage est vaste, ponctué des restes hétéroclites de la grande entreprise de dévastation des vieux quartiers des dernières décennies: la grande usine de bière Molson, une petite maison québécoise traditionnelle flanquée d'un pimpant jardinier, une ancienne caserne de pompiers réaménagée en bureaux pour le Cirque du Soleil.

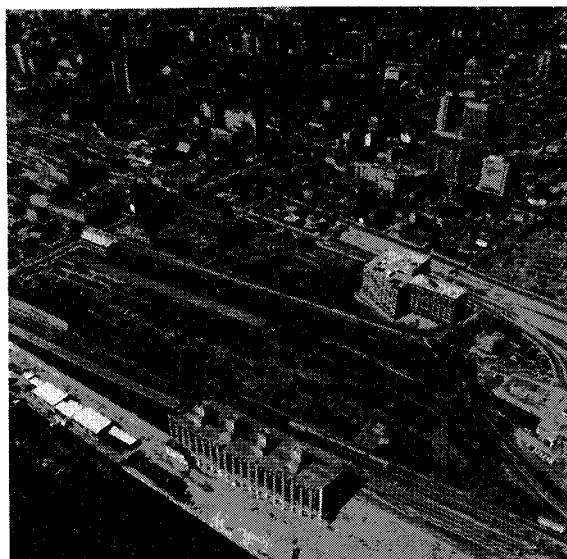


Fig. 1 Entre le centre-ville et les vastes friches urbaines qui s'étendent jusqu'au Vieux Port: le Frigidaire comme le reste.



Fig. 2 Rythme des colonnes massives, profondeur, écran de lumière extérieure: le Frigidaire est aussi un espace intérieur

Le site du "frigidaire" est géographiquement proche du centre-ville dont il en est pourtant brutalement coupé au Sud par le trafic automobile intense de la rue St-Antoine. La rue Notre-Dame au Nord, l'ampleur des espaces vides des anciennes gares de triage qui le séparent du Vieux Montréal à l'Ouest, la pente de l'étroite rue Montcalm à l'Est qui monte pour offrir une vue sur l'immense Vieux Port, composent un paysage qui a la coloration nostalgique des friches urbaines et le mutisme des lieux dont s'est retiré le travail des hommes. Les matériaux les plus durs - béton, fonte, pierre - sont figés dans l'entrepôt, une voie ferrée, le pont Notre-Dame, qui apparaissent alors comme autant d'objets de taille démesurée, en souffrance, comme en quête d'avenir.

Dès son premier abandon, le "frigidaire" est habité par des "squatters", et bientôt, un incendie se déclare, qui fait deux victimes. C'est alors que le propriétaire tente d'en décourager tout usage, en mettant à nu sa structure. L'entreprise est conduite sans concessions. Le frigidaire est dévêtu de toutes ses enveloppes, murs extérieurs, revêtements de plancher, plafonds, murs intérieurs, services mécanique et électrique, ascenseurs. Tout est abattu, arraché, emporté pour en faire un non-lieu, un espace en attente de détermination, sans usagers possibles, et sans "dedans". Dans cette mise à nu, cette ouverture à tout vent d'un espace normalement enclos, se révèle l'intention d'en faire un "dehors", de fabriquer de l'exteriorité, et donc d'assimiler l'édifice à un terrain vague.

## II.

Pourtant, c'est un nouveau lieu qui émerge, qui exclut que l'on assume la naïveté de l'opposition entre le dedans et le dehors, et révèle l'interiorité comme une situation qui s'élabore et se vit au coeur même de l'exteriorité.

L'intérieur du frigidaire est rythmé de colonnes nombreuses, étage après étage, jusqu'au toit accessible par un unique escalier. Deux immenses puits de lumière, créés par la suppression des ascenseurs, révèlent la force et la générosité inattendues de l'endroit balayé de grands pans de lumière et d'ombre. De l'intérieur, la lumière du dehors elle-même étend un écran blanchâtre aux limites de l'édifice, et lui redonne sa vêteure perdue. De l'extérieur, l'absence d'enveloppe matérielle dit l'interdiction d'usage qui frappe l'édifice. Associée à la vacance du lieu, elle acquiert une force intimidatrice qui le pose comme intérieur inaccessible. L'entrepôt est enfin cerné par l'indétermination même de son futur statut, qui rappelle qu'un propriétaire existe, qui a pouvoir sur le présent et le futur du site. Ainsi, lumière et nudité, puissantes dans leur intangibilité, le protègent de la pénétration, et donc d'une détermination non désirée.

Cette intiorité tire sa substance d'éléments intangibles, et sa force de sa situation au coeur de l'exteriorité. Ces deux termes résument l'expérience fondamentale du frigidaire, dans la mesure même où son exteriorité est sensible jusque dans le mouvement d'exploration de l'intérieur qui conduit jusqu'aux limites du plancher. De tous côtés, elle doit s'arrêter au bord du vide, et s'arracher au vertige du dehors pour se réorienter vers un centre plus rassurant, vers le dedans. Partout, on se heurte à la lumière, mais aussi à l'ampleur des paysages qui s'imposent sans équivoque, la ligne brisée des tours du centre-ville, le Vieux Port, le Pont Jacques Cartier, la courbe calme du Mont Royal, et la Place Viger, figée et déserte dans ses multiples parures. Le dehors s'engouffre aussi à l'intérieur avec les éléments oubliés, le grand bruit du vent, les rythmes de la pluie, la neige en tourbillons, comme dans un terrain vague.



Fig. 3 La lumière, le vent, et l'eau: les éléments nous ramènent à la réalité du Frigidaire comme dehors.

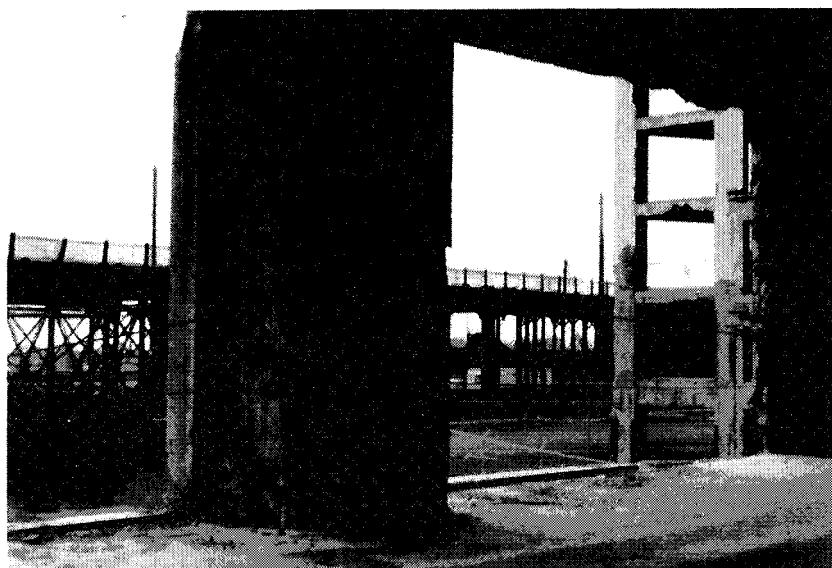


Fig. 4 Les matériaux les plus durs - le béton, la fonte - figés ici dans des objets de taille démesurée.

## III.

De ce dernier, le frigidaire a, dans son abandon, la réputation douteuse, celle qui entache les lieux dits mauvais et malveillants de la ville, par opposition simplifiante avec ses lieux propres et clairs, animés par une humanité chaleureuse, et donc bienveillante. Il appartient au même registre de l'obscur, de l'incertain, et de l'illégal.

Il en a aussi le caractère de reste urbain, d'aboutissement provisoire, dont il faut protéger le potentiel d'usage, de recyclage et de valeur d'échange contre des appropriations abusives. Ce n'est pas tant un déchet appelé à se décomposer, qu'un bien temporairement immobilisé, rendu improductif avant son retour dans le cycle des ressources actives. Et, de même que le terrain vague est souvent entouré de palissades, parce qu'il est, par nature, un bien d'une indéfinition toute temporaire, et qu'il devient, dès que sa vulnérabilité est ainsi révélée, l'objet de pratiques particulières, de convoitises et de surveillance, le frigidaire est entouré à sa base d'une haute clôture métallique, qui le pose sans ambiguïté non comme objet mort ou surplus, mais plutôt comme potentiel d'exploitation et de profit. C'est pourquoi, il acquiert très vite une vie légitime, ou du moins socialement tolérable, et l'autre clandestine, une vie diurne et l'autre nocturne, qui lui donnent une identité mouvante, mais toujours à fleur d'interdit.

## IV.

Dans l'ordre du socialement tolérable et du diurne, il y a, pour quelques探索ateurs occasionnels, une certaine exaltation à piétiner la clôture, à se rire de l'inaccessibilité symbolique de l'intérieur, se hisser sur le premier plancher, gravir les marches dans le vent et la lumière vers le désert des étages supérieurs, faire de l'escalade et des acrobaties, et à ne s'arrêter qu'une fois sur le toit. Il y a mille excuses à cela, prendre des photos, se coucher dans le soleil au-dessus du mouvement et de la rumeur de la ville. Ces appropriations se font sur des modes ludique et esthétique socialement tolérés, et, à ce titre, sont perçues comme autant d'intrusions qui ne prétendent pas à grande conséquence.

Plus ambiguë est l'appropriation du frigidaire par les cinéastes et surtout par les photographes de mode, qui prennent pour fond d'images de parures luxueuses ses déchirures et ses ombres, et son atmosphère de lieu maudit. Elle relève d'une autre forme d'exploration qui opère par déplacement des contextes conventionnels des objets, révèle les dimensions poétiques du lieu dans sa déréliction même, et fait de la gratuité et de l'improbabilité des images une prise de position esthétique.

Mais les appropriations les plus nombreuses sont de l'ordre du nocturne, et du clandestin. C'est la nuit que le frigidaire devient la scène des actions et des rencontres que nous associons, lorsque nous ne nous arrêtons pas pour y réfléchir, à la face obscure de la ville et à sa dimension d'immoralité.

Du point de vue topologique, ce qu'il est convenu d'appeler ici "le village gai" est proche du frigidaire. La nuit tombée, l'effervescence du quartier se déplace, pour des activités sexuelles que la société ne légitime pas, vers les premiers étages de l'édifice, mais aussi vers la rue Montcalm, où se tient une sorte de marché des échanges sexuels, et vers le jardin de la maison québécoise classée qui subsiste malgré tout sur les lieux.

De territoire privé, le frigidaire devient, chaque nuit, un espace ouvert à tout un chacun, mais aussi un intérieur, qui abrite des activités reconnues comme essentiellement privées. Il est approprié sur un de ces modes que nous voulons ignorer, le jeu, l'échange et le risque sexuels, par une population que nous ne pouvons désigner que

sous le terme de "marginaux". Comme nous avons du mal à affronter la vacuité d'un espace, que nous qualifions alors de "vague", nous ne trouvons pas les termes qui rendent justice à la diversité et à la complexité de cette population qui évoque pour nous la rébellion, une certaine indocilité, une forme d'errance. De guerre lasse, nous les appelons marginaux. Et, comme le terrain vague est un reste spatial, ces marginaux sont considérés, lorsque nous nous représentons les choses de manière rapide, comme les restes de la population citadine.

L'appropriation du frigidaire par une population qui ne se sent pas socialement légitimée est troublante parce qu'elle révèle l'intérieurisation, par la "communauté gaie", pour reprendre une expression admise, de cette idée même de marginalité comme vie dans les marges de la société et de la ville. Une sorte d'adéquation semble alors s'opérer entre le caractère de reste urbain du frigidaire, et celui de reste d'une population que les marginaux formeraient. Cette adéquation est chose relativement confortable pour tous, puisqu'elle ménage un territoire moral et physique pour une population et des activités que la société considère comme inévitables, comme des produits secondaires (au sens où on parle d'effets secondaires, et donc indésirables) de son propre développement, mais aussi de la population gaie elle-même, qui se donne ainsi d'autorité une scène publique en défi aux conventions qui régissent les assignations territoriales.

Le frigidaire, la rue Montcalm, le jardinier s'agitent alors de mouvements tabous, en un spectacle en ombres chinoises évoluant à contre-jour sur le fond de la ville illuminée. L'exhibitionnisme des uns côtoie les déambulations des autres, et la mouvance des ombres suit le rythme même des colonnes massives et hautes.

La nuit, le frigidaire est un intérieur enveloppé, et donc protégé par notre ignorance de son existence parfois, par notre crainte souvent. Il devient une scène publique, au sens où un salon devient l'espace public d'une maison lors d'une réception. Il est pourtant plus qu'un simple intérieur, en ce qu'il dynamise la vie des territoires alentours, où se déroulent les contacts exploratoires, les échanges de produits illicites, qu'il n'est atteint qu'au bout d'un parcours du dehors de la rue vers les étages inférieurs, et qu'alors même, il a sa propre complexité territoriale et sa propre déclinaison des transgressions, vers l'Est de l'édifice plus animé, vers l'Ouest obscur, ou vers le Sud-Ouest où les risques de visibilité sont les plus grands.

A cette fluidité s'ajoutent des prises de possession territoriales moins éphémères: à l'aide de papier, de plastique, de carton, des "coins", des "divans" sont ménagés, envers et contre tout, dans une manière impérieuse de revendiquer une forme explicite, conventionnelle même d'intérieurité du lieu de tant de rencontres humaines.

Ces matériaux sont eux aussi des restes dont on tire profit pour donner à l'espace une certaine positivité. Ils voisinent avec ceux des rencontres sexuelles, dans une sorte de mépris pour l'endroit même qui les a permises.

## V.

Ainsi, outre celle de l'intérieurité au cœur de l'extérieur, le déchet semble être la métaphore qui exprime le frigidaire, liant ses facettes et leur donnant force d'image sans pourtant les révéler toutes.

Aujourd'hui, le frigidaire a vécu. Une clôture neuve est apparue, des enseignes annoncent des projets de développement de la zone, et une vocation nouvelle pour l'édifice. Un autre registre d'appropriation s'engage, qui repousse ailleurs dans la ville la

clandestinité que la vacuité semble inviter. Nous restons avec le sentiment que le dedans et le dehors, le public et le privé ont parfois une limpide trop grande pour être tout à fait crédible, et qu'il nous faut donc douter alors même que notre déambulation dans la ville se fait plus familière et notre regard plus averti.